

Parler au nom du peuple au XIX^e siècle au Canada français : arguments et décontextualisation

Marie Couillard and Patrick Imbert

Volume 26, Number 1 (76), Fall 2000

L'immonde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201521ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201521ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

The authors examine the argumentative and rhetorical processes — inanity argument, perverse effect, etc. — that allowed 19th-century elites to speak on behalf of the people, whose sovereignty was asserted. These struggles appeared throughout the continent, since at issue was the invention of nations in a New World where ideological definitions were still unclear. For this reason, the analysis is placed in the context of liberal and traditionalist movements opposing each other not only in French Canada but also in Latin America.

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couillard, M. & Imbert, P. (2000). Parler au nom du peuple au XIX^e siècle au Canada français : arguments et décontextualisation. *Voix et Images*, 26(1), 109–127. <https://doi.org/10.7202/201521ar>

Parler au nom du peuple au XIX^e siècle au Canada français : arguments et décontextualisation

Marie Couillard et Patrick Imbert, Université d'Ottawa

Dans «Parler au nom du peuple», les auteurs analysent les processus argumentatifs et rhétoriques, tels l'argument d'inanité et l'effet pervers, qui permettent aux élites, au XIX^e siècle, de parler au nom du peuple, dit souverain. Ces luttes se manifestent sur tout le continent car la question est d'inventer des nations dans des Amériques aux contours idéologiques encore flous ; c'est pourquoi cette analyse est contextualisée en fonction des courants libéraux et traditionnalistes qui s'affrontent au Canada français mais aussi en Amérique latine.

Au XIX^e siècle, au Canada français comme dans toutes les Amériques, se manifeste déjà la forte présence d'une idéologie pragmatique libérale économique qui reparaitra sous d'autres formes à travers le continent américain¹ au cours du siècle. Notre objectif est de replacer, dans cette perspective idéologique, des textes importants, mais négligés au profit d'autres plus canoniques. Cette étude fait partie d'une série² consacrée au

-
1. L'intitulé de ce projet du Groupe de recherche sur les discours des Amériques, subventionné par le CRSHC est «L'interculturel et ses manifestations discursives dans les échanges entre le Canada et l'Amérique latine». Il concerne le dernier quart du vingtième siècle.
 2. Voir Marie Couillard et Patrick Imbert, *Les discours du Nouveau Monde au XIX^e siècle au Canada français et en Amérique latine. Los discursos del Nuevo Mundo en el siglo XIX en el Canadá francés y en América latina*, Ottawa, Legas, 1995 ; «L'Influence des États-Unis sur l'élaboration des systèmes d'éducation au Canada au dix-neuvième siècle et sa mise en perspective avec l'Argentine. Contribution à l'invention des nations en Amérique», *Québec Studies*, vol. 23, printemps 1997, p. 82-94 ; «Canada, Argentine et Amérique latine au XIX^e siècle», *Revue internationale d'études canadiennes* («Le Canada dans les Amériques»), n° 13, 1996, p. 71-93 ; «Les déclarations de principe au XIX^e siècle au Canada français et leur portée dans les Amériques», *Québec Studies*, n° 28, automne 1999/hiver 2000. Voir aussi un extrait du livre *Canada français et Argentine : perspectives sur les discours économiques, historiques, politiques et fictionnels de 1830*

Canada français et aux rapprochements entre celui-ci et l'Amérique latine, à l'intérieur d'une réflexion consacrée à l'invention des nations au XIX^e siècle. Nous chercherons à montrer comment une rhétorique fondée sur l'argument d'inanité et sur l'effet pervers permet de distordre les discours européens pour inventer une nation qui va se protéger, en partie, de certaines dynamiques propres aux Amériques. La relecture de textes parfois moins connus mais très importants par leur diffusion (*Le conseiller du peuple*³ de David-Hercule Beaudry) ou leur originalité (*L'Association du Capital et du travail*⁴ de Médéric Lanctôt), va démontrer que l'insistance accordée à la nation ethnique a masqué bien d'autres tendances liées aux questions économiques, notamment la question de la propriété, elle-même liée à la modernité technologique capitaliste et à l'invention d'un citoyen libre et responsable.

Même si le Bureau des Colonies à Londres impose ses volontés, tous les Anglais ne sont pas contre les visées des Canadiens qui réclament un gouvernement responsable ou l'indépendance. L'organisation ouvrière des Chartistes manifeste à Londres, en 1836, en faveur des droits des Canadiens : «Do not, therefore believe that the working millions of England have any feelings in common with your oppressors⁵.» Autrement dit, les conflits considérés surtout d'un point de vue ethno-linguistique peuvent aussi être compris comme des conflits entre classes sociales où l'ethnique et le national s'inscrivent dans des stratégies favorisant de nouveaux regroupements. De ce fait, en particulier pour le Canada qui a été uni d'abord par l'économie et la politique — acte d'union imposé par le gouverneur et par la *Baring Brothers Bank* qui détenait une grande partie des 6 millions de livres de dettes du Haut-Canada, puis la Confédération en 1867 — plutôt que par la culture, il est bon de reconceptualiser les savoirs textuels et historiques dans la foulée de la problématisation du concept d'objectivité⁶. Celui-ci est lié en bonne partie à un consensus favorisant le discours des élites, mais il peut être modifié par de nouvelles

à 1873. *Canadá francés y Argentina: Perspectivas sobre los discursos económicos, históricos, políticos y ficcionales de 1830 a 1873*. Ces publications sont produites par le Groupe de recherche sur les discours des Amériques sis au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa. (<http://www.uottawa.ca/academic/arts/lettres/imbert/html>)

3. Hercule Beaudry, *Le conseiller du peuple*, Montréal, Sénécal, 1861. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *CP*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.
4. Médéric Lanctôt, *L'Association du capital et du travail par le Président de l'Association des ouvriers du Canada*, Montréal, sans éditeur, 1872.
5. Greg Keilty, *1837: Revolution in the Canadas as told by W. L. Mackenzie*, Toronto, McClelland, 1965, p. 137 : «Ne croyez donc pas que les millions de travailleurs anglais ont des sentiments communs avec vos oppresseurs.» (La traduction est celle des auteurs de l'article.)
6. Peter Novick, *That Noble Dream: The «Objectivity Question» and The American Historical Profession*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

lectures mettant en valeur des aspects peu soulignés d'un texte social où les marges ont une place. La complexité des options philosophico-politiques utilisant de différentes manières les concepts de nation, de peuple, de liberté, d'identité, de libéralisme permet, au Bas-Canada, la coprésence de deux types de libéraux: ceux, comme Étienne Parent, pour qui le libéralisme économique de type britannique est important et ceux qui publient des textes radicaux, les Rouges, comme Arthur Buies, appelant au développement culturel national par la création de bibliothèques publiques inspirées des Lumières et par l'instruction obligatoire et gratuite⁷.

La lutte est donc intense au XIX^e siècle entre libéraux rouges, libéraux pragmatiques et ultramontains. Cette lutte passe par une floraison de textes, de proclamations des patriotes, de pamphlets, de discours politiques, de mandements, d'ouvrages de réflexion, d'essais sur l'éducation, de petits catéchismes, etc. qui tentent d'emporter l'assentiment en contextualisant de diverses manières ces termes de nation, de peuple.

C'est au plan de l'argumentation et des torsions diverses que subsistent certaines idées puisées dans des textes européens que le travail persuasif a lieu. Aussi, nous nous consacrerons à l'analyse de cette prise de parole des élites rouges, libérales ou ultramontaines, qui parlent au nom du peuple, pour en découvrir les fondements.

Les nouveaux exploiters et l'argument de l'inanité

L'abbé David-Hercule Beaudry, curé de Saint-Constant, sait vulgariser et parler au peuple, donc au nom du peuple. Il publie, en 1861, sous le pseudonyme «Un compatriote», *Le conseiller du peuple*. Ce texte, fort peu étudié de nos jours, a été diffusé à des milliers d'exemplaires et a eu une influence importante parmi ceux qui savaient lire. Beaudry sait manier les arguments et «tordre» les discours européens à tendance libérale, notamment *Paroles d'un croyant*⁸ de Lamennais, pour les transformer subtilement en pensées ultramontaines, afin de ne pas heurter de front une partie de la population influencée par les idées démocratiques. Il s'inspire aussi du *Conseiller du peuple* de Lamartine (1849), mais en transforme le contenu. Il passe, par exemple, sous silence l'éloge dithyrambique du commerce et de l'industrie faite par Lamartine (vol. 1, p. 25). Son but est évidemment de diffuser une pensée conforme aux visées ultramontaines.

Beaudry ne cesse d'attaquer les philanthropes, c'est-à-dire les libéraux qui prônent la fraternité et la liberté sans l'influence de la religion et de la charité. Il questionne leur pratique en employant une rhétorique qui

7. Celle-ci est réalisée au Québec en 1942.

8. Félicité de Lamennais, *Paroles d'un croyant, divers écrits pour le peuple*, Paris, Lutétia, 1920. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *PC*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

utilise toutes les ressources argumentatives. Ils critiquent, mais qu'ont-ils créé? Comment aident-ils le peuple? (CP, 45) Pour lui, ce ne sont que de beaux parleurs, des bureaucrates qui sont en train de constituer une nouvelle caste :

C'est ainsi que les révolutions sont toujours plus à craindre et plus fréquentes dans les sociétés où la masse du peuple ne possède aucune partie du sol. Elles sont préparées par les gredins *gens de plume*, mais qui ne vont jamais plus loin que la porte de leur bureau. (CP, 217)

Ainsi, pour Beaudry, tout projet pour faire passer le peuple du côté du progrès n'est pas adéquat. Il ne sert que le petit groupe de beaux parleurs qui s'enrichissent grâce à la naïveté du peuple. L'argument de l'inanité s'étale ici dans toute sa splendeur. Changer, c'est vouloir aller à l'encontre de la Providence, de l'ordre voulu par Dieu et tomber sous la coupe de gens sans scrupules, de fonctionnaires qui profiteront au maximum de la crédulité populaire pour faire avancer leurs intérêts au détriment du bien-être des gens. Selon lui, toute tentative de changer les choses, notamment d'améliorer la situation sociale des plus démunis par des lois et règlements, ne peut mener qu'à la mise en place d'une caste aux intérêts qui s'autocautonnent.

Cet argument est repris en 1861 par Joseph-Norbert Duquet dans *Le véritable petit Albert ou le trésor du peuple*⁹. Ce livre reprend, pour les rejeter, les idées du *Petit Albert*, recueil de superstitions qui sont censées amener celui qui s'y conforme à des rituels compliqués, à découvrir un trésor et dont se moque Philippe Aubert de Gaspé fils dans *L'influence d'un livre*¹⁰. On y critique allègrement, et souvent avec raison — ce qui expliquerait le succès immense de ce livre pour l'époque, 3 000 exemplaires vendus —, l'attitude des députés parlant de « prospérité! de liberté! d'égalité! de fraternité! de peuple roi!» et qui, une fois élus, se moquent de ce même peuple roi! (VA, 123). Pourtant, cette attitude systématiquement stigmatisée est reprise par ceux qui la dénoncent.

Duquet souligne la constitution d'une caste de membres des professions libérales qui profitent de leurs études pour s'emparer des bribes de pouvoir en oubliant de servir leurs commettants. Il propose comme solution l'unité autour de l'Église. Cette perversion de et par la vie politique revient constamment dans les conclusions des romans comme *Charles Guérin*¹¹ de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1853) ou *Pour la patrie*¹² de Jules-Paul Tardivel (1895) même s'il s'agit, dans ces textes, de héros hon-

9. Jean Norbert Duquet, *Le véritable petit Albert ou le trésor du peuple*, Québec, sans éditeur, 1861. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle VA, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

10. Philippe Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, Québec, Cowan, 1837 (révisé et ré-édité par H.-R. Casgrain, sous le titre *Le chercheur de trésor*, 1974 (1864).

11. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*, Montréal, M.-A. Guérin, 1973 (1853).

12. Jules-Paul Tardivel, *Pour la patrie*, Montréal, Cadieux et Derome, 1895.

nêtes. Une fois embrigadés dans l'institution gouvernementale, ils risquent d'y laisser leur vertu. Toutefois, dans ces romans, les auteurs s'en tirent toujours en faisant figurer un Anglais, un Français ou un étranger dans le rôle de l'exploiteur, ce qui est une façon de contourner la question. C'est un procédé similaire à un essai comme celui de Beaudry qui ne nomme pas directement les « gredins gens de plume ».

Bien des choses sont également passées sous silence dans ces textes, en particulier, ceux de Duquet et de Beaudry. C'est le cas des structurations sociales et des relations monétaires reposant sur les distinctions fondées sur la richesse ou la capitalisation du savoir. Il faut affirmer, tant du côté des classes professionnelles libérales que du côté du clergé, un unanimité certain face aux menaces diverses et réelles auxquelles l'identité canadienne française se trouve constamment confrontée. Par exemple, même si l'on réclame régulièrement plus de droits religieux ou linguistiques, ni le clergé ni les libéraux ne soulignent que le droit d'association était formellement interdit aux travailleurs et travailleuses du Québec et de tout le Canada, selon les lois établies en Grande-Bretagne, jusqu'en 1872. En effet, le *Combination Act* de 1800 considérait que toute association de travailleurs était une conspiration criminelle et toute tentative de transgresser l'interdit était punie d'amendes et d'emprisonnement.

Toutefois, l'unanimité se révèle parfois en partie mythique puisque Duquet, dans *Le petit Albert*, doit mentionner des grèves¹³ afin d'en souligner l'inefficacité. Apparaît ainsi clairement, dans cette analyse, la méfiance vis-à-vis de l'être humain irrémédiablement marqué par le péché originel et ne pouvant individuellement prendre en main son destin. L'impossibilité du changement est construite dans la nature humaine même et les libéraux sont donc des gens de mauvaise foi, des hypocrites qui

13. Il est vrai que, même si l'on en parle guère avant 1853, de nombreuses grèves se produisent dans divers secteurs : construction de canaux, chemins de fer, ports, fonderies (P. Bischoff, 1988), entreprises de mécanique, fabriques de chaussures, boulangeries, mines (B.D. Palmer, 1987). À partir de 1853, la presse mentionne les insurrections des travailleurs qui se révoltent contre leur condition. La situation ne fait qu'empirer car, dans les années 1860, 72 grèves ont lieu et, dans les années 1870, 204. Elles ont pour cause les salaires, le nombre d'heures, mais aussi les excès de l'autorité. Elles s'organisent à partir d'associations locales de corporations (alors 12 associations) avant 1860, et commencent à établir des liens internationaux avec des associations anglaises ou américaines (*Knights of Labor*, *Iron Molders Union of America*) après cette date. Mais, évidemment, ceci ne paraît jamais dans les textes littéraires (ni dans d'autres textes), sauf exception comme chez Duquet, où il s'agit de faire peur et d'inciter les gens à l'obéissance. M. Lanctôt lance donc, en 1867, l'année de la Confédération (établie en faveur d'intérêts avant tout économiques), la Grande Association des corps de métier de la ville de Montréal. Lors de la procession du 10 juin 1867, plus de 10 000 ouvriers canadiens-français, canadiens-anglais, irlandais, écossais, américains, britanniques, participent et expriment leur solidarité. Puis vint la Ligue ouvrière de Montréal, le 5 mars 1872, qui réunissait des délégués de 23 entreprises. M. Lanctôt est un des rares penseurs à publier de nombreux textes au sujet de la situation des ouvriers dans les journaux, à partir de 1864.

défendent tout simplement leurs intérêts au mépris des autres. L'argument d'inanité s'oppose à l'optimisme démontré par une société industrielle capitaliste démocratique comme celle des États-Unis, ouverte par le slogan de Lincoln prononcé à Gettysburg le 19 novembre 1863 : « *Government of the people, by the people, for the people*¹⁴. » Cet argument d'inanité cautionne aussi la doctrine thomiste du pouvoir indirect selon laquelle l'Église fait appel au peuple pour contraindre les gouvernements à établir des politiques qui lui conviennent :

[...] d'hommes qui se vantent d'être dans la voie du progrès, et qui connaissant tous les rouages de l'ambition et de la crédulité humaines, répandent chaque année, en Europe, des milliers d'exemplaires de ces livres mensongers au milieu des classes laborieuses, et cela dans l'unique but de faire une spéculation lucrative au grand détriment de la vérité, du bonheur de la société... l'Église n'a cessé de s'élever contre ces livres... (VA, 94)

Évidemment, Duquet assimile vite « homme de progrès » et « diffuseur de superstitions ». De plus, beaucoup d'informations restent vagues. Par exemple, il ne précise pas que des syndicats s'étaient formés en 1824 déjà dans les domaines du meuble, de la chaussure et des imprimeurs. Il menace et tonne contre « certains » et contre l'Europe, sans donner d'exemple. Il passe sous silence que la Société des typographes du Québec est un syndicat qui a été fondé à Québec par des typographes anglophones et francophones avec l'aide d'immigrants récemment débarqués de France. Le but n'est évidemment pas de faire de la publicité pour les syndicats ou de démontrer qu'avec de l'énergie il est possible de s'organiser rationnellement. Au contraire, il faut décourager toute velléité de se prendre en main. Duquet, par l'argument d'inanité, rejoint celui de la mise en péril, toujours sous-jacente, car vouloir changer est non seulement défendu, mais peut mener à des désastres. Il peut dès lors conclure que les libéraux sont dangereux pour l'humanité. Enfin, tout comme Beaudry, il utilise l'argument de l'effet pervers.

L'effet pervers selon les ultramontains

Tout en luttant contre la superstition, Duquet transmet de nombreux messages sur la situation des paysans et des ouvriers :

Au nom du simple bon sens, nous demandons à quoi servent ces scènes de désordre, connues sous le nom de grève? L'expérience nous fournit trop d'exemples pour hésiter un seul instant à proclamer hautement que ces luttes déplorables tournent invariablement contre l'ouvrier... (VA, 117)

L'argument de l'effet pervers se déploie ici en générant la peur. Quoi que les ouvriers fassent, ils sont perdants. Encore une fois, il ne mentionne pas de faits précis, comme le massacre de Beauharnois en 1843 alors que des ouvriers irlandais et canadiens-français, creusant les canaux de

14. « Gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple. »

Lachine et de Beauharnois, se mirent en grève quand on baissa leur salaire de trois à deux shillings par jour. Après un mois de grève, on proclama l'Acte de rébellion, et l'armée tua au moins dix travailleurs, en blessa cinquante. La menace est bien plus efficace et la certitude d'être impuissant face à des forces mystérieuses et à une providence vengeresse¹⁵. Beaudry propose une conception similaire dans *Le conseiller du peuple*:

[...] gredins gens de plume, [...] qui ne vont jamais plus loin que la porte de leur bureau... c'est lui [le peuple] qui se charge de mettre les théories en pratique, comme c'est lui aussi qui est toujours la victime de ces doctrines funestes... (CP, 217)

Cette conception est étroitement liée aux réflexions, conseils et injonctions que diffusent les évêques, notamment M^{gr} Bourget:

Vous comprenez, Nos Très Chers Frères que s'ils [les libéraux] réussissaient dans leurs projets désastreux, toute autorité serait bientôt anéantie... Et qui serait victime de cet affreux bouleversement? Ce serait le pauvre peuple. Oui, n'en doutez pas NTCE, ce serait lui que l'on mènerait à la boucherie en lui faisant accroire fausement qu'enfin il va être libre... Ces milliers de cadavres sur lesquels ont marché les révolutionnaires¹⁶...

En évoquant ainsi les atrocités européennes, on fait allusion, mais sans en parler directement, aux échecs des libéraux d'ici, en 1837, qui ont mené les paysans à la ruine et à la prison¹⁷. Le peuple est présenté comme une victime, aussi ne doit-il jamais prendre de risques. Ainsi, une rhétorique portée par la litote où l'Europe sert de repoussoir tait les actes qui se déroulent dans l'espace nord-américain. Les évoquer serait faire resurgir des débats passionnés et pourrait mener à évaluer les torts des institutions qui viennent tout juste, en 1849, de compenser les paysans des pertes économiques subies quand leurs maisons ont été brûlées par les soldats anglais.

15. Mais s'il ne mentionne pas les syndicats, quatre pages plus loin Duquet utilise un proverbe pour justifier une action corporatiste des ouvriers dirigée par l'Église. Il s'agit de la métaphore de la goutte d'eau qui finit toujours par creuser la pierre la plus dure (VA, 121). L'action dirigée par le pasteur dans un contexte où l'on a l'éternité devant soi est donc souhaitable.

16. M^{gr} Ignace Bourget, *Mandements, lettres pastorales et autres documents*, Montréal, Chapleau, 1887, p. 69 («Lettres pastorales des évêques de la Province ecclésiastique de Québec», réunis en assemblée à Montréal le 11 mai 1850).

17. C'est aussi l'argument d'Albert O. Hirschman dans *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991, qui se consacre à l'analyse de l'argumentation aux xviii^e, xix^e et xx^e siècles en Europe et dans le contexte contemporain de la globalisation. Selon lui, l'argument de l'effet pervers se retrouve en Colombie, dans le cas de la loi 200 qui réglemente certains rapports sociaux et qui, affirmant nombre de conservateurs, mène à des problèmes pour les démunis qu'elle cherchait à protéger.

L'effet pervers selon les libéraux pragmatiques

Ce silence est typique des réflexions inspirées par le clergé. Par contre, pour les libéraux économistes, comme Étienne Parent, il n'en va pas de même. L'argument de l'effet pervers est également manifeste, mais on y ajoute des exemples concrets tirés d'ici. Parent présente un monde connu fondé sur une lutte réelle, contemporaine, contextualisée et sur des menaces claires. Si l'Église tente de conserver sa mainmise sur la communauté en procédant par menaces voilées où Dieu est présent dans sa bonté comme dans sa colère, le libéralisme pragmatique s'appuie sur des lois naturelles qu'on ne pourrait transgresser pour justifier les rapports de classe.

Un texte plus explicite conduit, toutefois, le lecteur à mieux comprendre les fonctionnements sociaux et risque de provoquer chez lui une remise en question de ceux-ci, d'où la possibilité de générer, malgré tout, des changements :

Plus récemment, certaines classes de nos ouvriers, non contentes des prix fort raisonnables qu'elles recevaient, voulurent en avoir de plus élevés encore. La conséquence en fut que les maîtres demandèrent et obtinrent que les soldats de la garnison donnassent tout le temps, dont ils pouvaient disposer, à différents genres de travail. Ce surcroît de travailleurs fit baisser les prix, comme de raison, et les ouvriers trop exigeants furent bien aise d'accepter de l'ouvrage à des prix plus bas que ceux qu'ils avaient refusés¹⁸.

Or, l'effet pervers dans le cadre d'une vision du monde reposant sur les théories d'Adam Smith et de la « main invisible » ne signifie pas automatiquement effet indésirable, mais plutôt effet non envisagé. L'argument de l'effet pervers est relié à des effets secondaires imprévus, mais qui pourraient s'avérer positifs. Toutefois, à l'intérieur d'une vision du monde réactionnaire, où tout dégénère depuis que l'homme a été chassé du paradis terrestre, les effets secondaires¹⁹ sont indésirables pour ceux qui les mettent en application car c'est aller à l'encontre de l'ordre stable voulu par Dieu.

Une telle lecture de l'effet non désiré rejoint directement la notion de Providence cruelle chère à de Maistre qui, dans *Considérations sur la France*²⁰, annonce que, même si la révolution souhaite la destruction du christianisme, celui-ci reviendra plus fort que jamais. Dès lors, l'effet non désiré deviendra effet pervers pour les révolutionnaires. C'est encore ce

18. Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent : 1802-1874*, Montréal, La Presse, 1975, p. 317.

19. Il est ironique de noter que, comme le remarque Pierre Thibault, la doctrine du pouvoir indirect a pu être considérée, par effet pervers, comme une des origines du Contrat social et du suffrage universel, car elle a affaibli le pouvoir civil et a laissé le champ libre à un certain pouvoir des gens. *Savoir et pouvoir : philosophie thomiste et politique cléricale*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1972.

20. Joseph de Maistre, *Considérations sur la France*, Paris, Garnier, 1980 [1836], p. 156.

que dit Louis Veillot dans *Les livres penseurs*²¹ (1866). Il reproche aux bourgeois leur athéisme et leur mépris de Dieu qui les a conduits au mépris de l'homme, ce qui a mené à l'incrédulité du peuple et aux dangers révolutionnaires.

Étienne Parent, le libéral pragmatique, retiendra une partie de la leçon : il faut assurer l'ordre par la religion sans être trop explicite quant à la situation sociale. Ainsi, la lecture faite par la majorité des penseurs canadiens français est différente de la conception qu'en a Adam Smith. En effet, chez Smith, la providence, si on la laisse faire, enrichit les nations mais ne démontre pas d'intention vengeresse à condition qu'un ordre social soit assuré. L'effet non désiré ne conduit pas toujours à l'effet opposé. Par contre, au Canada français, être contre-productif est la norme ; il génère le *statu quo*, sauf chez Médéric Lanctôt. Celui-ci, notamment dans *L'Association du capital et du travail*²², en 1872, verra dans ce retour des choses la possibilité de faire peur aux bourgeois et de les inciter à s'engager dans l'association Capital-travail, moteur du bien-être ouvrier permettant de désamorcer les conflits.

L'effet pervers n'est pas seulement un argument qui pousse les gens à réfléchir et à sentir le poids d'un pouvoir supérieur menaçant, alors qu'ils ne sont pas au fait des détails historiques, du contexte culturel et politique. Il est aussi source d'espoir²³ pour ceux qui l'utilisent et, à la limite, pour tous les gens qui sont dans l'indécision, car un monde radieux et éternel leur est constamment proposé. L'argument de l'effet pervers contribue à entraîner l'assentiment des moins informés, des plus indécis, des routiniers, de tous ceux qui souhaitent attendre plutôt qu'agir et qui vont s'accommoder du *statu quo*. Autrement dit, pas de précipitation. Devant un monde qui change, il faut préférer l'Éternel dont les visées sont imprévisibles mais providentielles.

Les chantages de l'effet pervers soulignent l'imprévisibilité des situations. Cependant, en affirmant qu'un certain type d'action provoque nécessairement une réaction symétrique, ils rendent compte d'un effet prévisible. Si en théorie cette contre-argumentation prend les réactionnaires à leur propre piège, dans la pratique, elle leur donne la victoire car leur but est bien, de prime abord, d'éviter que tel règlement soit mis en place. L'effet pervers n'a donc pas le même effet rhétorique que « je mens » ; le

21. Louis Veillot, *Les livres penseurs*, Paris, Lethielleux, 1866, p. 6.

22. Voir aussi Marie Couillard, « Médéric Lanctôt : une voix dissidente gommée par l'histoire » dans Yvan G. Lepage et Robert Major (dir.), *Croire à l'écriture*, Orléans (Ontario), Éditions David, 2000, p. 99-108.

23. On note que le Chevalier de Lorimier utilise cet argument alors qu'il est à l'article de la mort : « Ainsi, tôt ou tard, on élève des monuments à la mémoire des héros au milieu des cendres blanchies et oubliées de leurs détracteurs. L'histoire ne se dément pas. » J.-O. Chénier, *Le héros de Saint-Eustache* suivi de *La dernière lettre d'un condamné*, Montréal, E. Demers, n.d., p. 11.

paradoxe n'existe que pour celui qui en reste à la théorie. L'effet pervers est une argumentation pragmatique. L'important n'est pas d'y croire dans la perspective des langages spécialisés²⁴ et de ceux qui déversent ces discours sur le public; l'important est que le public y croit, permettant aux élites réactionnaires d'atteindre leur but. C'est pourquoi, chez les élites cléricales, comme chez certains tenants d'un libéralisme économique, circule un discours qui vise avant tout une pratique sociale et le contrôle des populations astreintes au grand thème d'une société en changement: l'ordre. Par contre, chez les libéraux plus politiques, plus tournés vers le maniement de la logique conceptuelle, de la rhétorique littéraire et de la rationalité, comme chez L.-A. Dessaulles, le métalangage sociologique et/ou littéraire tend à dominer et à faire oublier l'obligation d'avoir un impact pratique immédiat.

Comme le souligne Étienne Parent, le laisser-aller dans la coutume l'emporte encore sur les arguments en faveur du laisser-faire économique. Si l'universalisme chrétien est fondé sur le sacré tandis que l'internationalisme s'inscrit dans la pratique des progrès techniques, on voit que pour Beaudry comme pour Duquet²⁵, au plan des doctrines, c'est l'inverse qui se manifeste dans leurs arguments. Pour eux, l'aspect pratique de la charité et des œuvres est du côté de l'Église et la perspective théorique dans le camp des hommes éduqués coupés du peuple, de la pratique, et posant les assises des réflexions en termes politiques. C'est d'ailleurs ce que répète Lamennais dans *Paroles d'un croyant*:

Gardez-vous donc de ceux qui disent Liberté, Liberté et qui la détruisent par leurs œuvres. [...] N'est-ce pas à ceux qui ont des lumières de conduire ceux qui manquent de lumières? Ainsi, parlent une foule d'hypocrites qui veulent faire les affaires du peuple, afin de s'engraisser de la substance du peuple. (PC, 68-69)

Cette idée reprise par Beaudry et qui fait lire en intertexte la parabole des aveugles («Laissez-les: ce sont des aveugles qui guident des aveugles!» [Matthieu, 15:14]) nous mène à l'analyse de la capacité des élites libérales à représenter le peuple et à construire une réelle légitimité.

L'effet pervers mimé par le discours libéral radical

Force est de constater que les libéraux tiennent en partie un discours similaire lorsqu'ils s'attaquent au clergé, comme s'il était difficile d'échap-

24. Pour la distinction entre langages publics et langages spécialisés, voir Basil Bernstein, *Class, Codes and Control*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1972.

25. Ces auteurs annoncent les théories du Français Le Play qui crée, en 1856, la Société d'économie sociale, mais dont les théories ne seront vraiment répandues au Canada qu'après 1885, comme le mentionne Pierre Savard. François Le Play, dans *Les ouvriers européens* (Tours, Mame, 1877), affirme l'importance de l'autorité, l'esprit d'épargne, la prévoyance, l'obéissance aux Commandements de Dieu. C'est déjà le programme du *Petit Albert* et c'est ce que propose Gérin-Lajoie dans *Jean Rivard*.

per au discours ultramontain. Son influence mimétique provient du fait que, déjà en 1851, le discours ultramontain ne laisse pas assez d'espace pour organiser une réflexion sans passer par l'obligation de le rejeter. De ce fait, L.-A. Dessaulles, dans *Six lectures sur l'annexion du Canada aux États-Unis*²⁶, inscrit sa réflexion dans l'optique de l'effet pervers, en soulignant que le clergé veut faire le bien mais qu'il aboutit à l'inverse :

Votre système ne nous convient plus; il entrave notre développement intellectuel et industriel; il n'est pas adapté à notre situation politique, ni à notre avenir national: au point de vue social, il n'est pas à la hauteur de l'époque. [...] Sous l'empire des institutions démocratiques ou constitutionnelles, l'art de la parole est presque une condition *sine qua non* d'influence politique: cet art est complètement négligé. (*SL*, 193 et 187)

Dessaulles va encore plus loin. Il souligne, sans le nommer, que le chef de l'administration «arrivé au pouvoir sous les auspices du libéralisme, a menti à sa mission et renié son mandat» (*SL*, 187).

Dessaulles inscrit donc dans la perspective de l'effet pervers son discours libéral radical qui se veut axé sur des faits indiscutables et sur l'analyse d'un contexte social précis.

Dessaulles dit, en apparence, la même chose que Beaudry. Ceux qui tiennent des discours libéraux ne sont que des discoureurs qui profitent de la crédulité du peuple pour se trouver des postes. Il n'est ainsi pas possible de différencier nettement la rhétorique provenant d'un radical de celui d'un conservateur ultramontain, d'autant plus que le contexte de l'effet pervers commun aux deux discours semble présenter cette situation comme faisant partie automatiquement du système démocratique.

Une mimésis textuelle s'ajoute donc à la mimésis d'appropriation girardienne²⁷. Cette dernière se traduit par la tentative de monopoliser, de la part d'un groupe s'opposant à un autre, les pouvoirs économique, communicationnel ou symbolique afin de fonder un discours sur le réel et de lui donner une entière légitimité.

Ce couplage de la mimésis d'appropriation et de la mimésis textuelle, qui confond les arguments de groupes antagonistes, est grave. En effet, dans ce contexte, le discours déjà en position d'autorité ne peut que triompher de l'argument de Dessaulles, car les deux groupes antagonistes en apparence disent en partie la même chose, c'est-à-dire que certains politiciens «libéraux» sont avant tout des opportunistes ou des profiteurs. Il n'est pas facile pour les lecteurs ou les auditeurs de les différencier suffisamment pour faire une exacte lecture de l'un et de l'autre groupe.

26. Louis-Antoine Dessaulles, *Six lectures sur l'annexion du Canada aux États-Unis*, Montréal, Gendron, 1851. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *SL*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

27. Voir René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Le Livre de poche, 1978.

Dès lors, Dessaulles tient un discours critique qui se retourne en partie contre lui car il ne lui donne aucune légitimité supplémentaire, élément dont l'importance est soulignée dans le jeu du processus d'attribution, utilisé contre les patriotes par Sabrevois de Bleury²⁸. Même si, par la suite, Dessaulles démonte la stratégie du chef, qui est de se maintenir au pouvoir le plus longtemps possible en faisant espérer des avantages au clergé, certains pourront néanmoins se rapprocher du pouvoir de l'Église, lequel est si fort que le chef dit libéral de l'administration doit le ménager considérablement. En effet, pour plusieurs, le succès potentiel passe avant les principes. Dessaulles continue de critiquer le chef en analysant son raisonnement :

Nous pouvons influencer le peuple au moyen du clergé... influençons le clergé au moyen des biens des jésuites *que nous ne lui donnerons pas* mais que nous lui laisserons espérer d'obtenir...Voilà pourquoi le projet de doter une université avec les biens des jésuites n'a pas été réalisé. (SL, 193)

Cette argumentation est rationnelle, conforme aux propos d'Adam Smith sur les rapports entre le gouvernement et le clergé. Pour Smith²⁹, le gouvernement doit pouvoir influencer le clergé soit par la peur, soit par les attentes qu'il peut soulever chez des individus membres des ordres³⁰.

L'argumentation de Dessaulles, en tenant compte du contexte, prouve que le clergé ultramontain est responsable du blocage des décisions, de l'impossibilité de passer du dire au faire, du discours à la pratique. Cependant, nombre de gens attendent des résultats pratiques, veulent des réalisations tangibles, et ne peuvent tolérer indéfiniment cette inertie et ces compromis. L'argumentation n'est pas convaincante, sauf pour ceux qui sont déjà convaincus que le pouvoir clérical est ce qui pervertit le fonctionnement démocratique et qu'un groupe différent représente une solution de rechange crédible à ce pouvoir.

La présence de la mimésis textuelle conduit donc les antagonistes à commenter de manière similaire le référent et la situation de la démocratie. C'est un des points forts du discours ultramontain, qui définit le contexte argumentatif global. Ceci se double, chez les tenants de l'ultramontanisme, de la capacité de mimer certains textes populaires à tendances libérales, mais pour les adapter à leur propre idéologie. C'est ce que pratique

28. Voir Patrick Imbert, «Le processus d'attribution» dans Marie Couillard et Patrick Imbert, *Les discours du Nouveau Monde au XIX^e siècle au Canada français et en Amérique latine*, op. cit.

29. Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, Chicago, Encyclopedia Britannica, 1974.

30. C'est ce que fait le dictateur Rosas, en Argentine. Il donne des faveurs au clergé. Pour le remercier, l'archevêque Medran de Buenos Aires, dans une lettre pastorale du 7 septembre 1837, demande aux gens d'appuyer le système fédéraliste de Rosas sans lequel le sang coulerait. Voir Nicolas Shumway, *The Invention of Argentina*, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 119.

Beaudry face à des textes comme ceux de Lamennais³¹. Il reprend certains thèmes très populaires des *Paroles d'un croyant*, ce qui en ravive le souvenir, en les replaçant dans un contexte qui conduit à favoriser l'ultramontanisme et le *statu quo*. Ainsi, la mimésis textuelle et discursive, bien différente de la parodie qui fait sentir l'écart, masque la différence pour faire croire qu'elle ramène au même, mais de façon plus pédagogique. Elle s'apparente à une censure active où le processus de réécriture passe plus par le déplacement masqué que par la suppression. Elle conduit à des conclusions qui n'étaient pas contenues dans les textes de départ tout en se présentant comme la manifestation d'une pensée respectueuse de l'original.

Le déplacement de l'original

Le Conseiller du peuple de Beaudry a le même titre que l'ouvrage de Lamartine. Cependant, il est différent par son envergure, même s'il reproduit certains aspects du texte de Lamartine. Il retient les conseils paternalistes au peuple et les phrases comme « le peuple est novice à la souveraineté ». Il ne procède à aucune analyse politique internationale ou nationale, fait l'éloge du travail, mais dans un contexte propre à l'agriculture et au cléricisme. Les divergences s'affirment radicales par rapport au texte de Lamartine qui souligne les lacunes de la France d'Ancien Régime et propose un éloge de l'industrialisation :

Le premier moyen de nous assister mutuellement, c'est le travail. Cela est vrai surtout depuis que la France cessant d'être exclusivement agricole, militaire et ecclésiastique comme elle l'était avant la révolution est devenue commerciale, travailleuse et industrielle. (Lamartine, *Le Conseiller du peuple*, p. 241)

Le Conseiller du peuple de Beaudry s'apparente davantage, thématiquement, à l'ouvrage, *Les paroles d'un croyant* (1834) de Lamennais, alors extrêmement populaire, mais pour en déplacer les idées qui ne conviennent guère aux ultramontains.

Les paroles d'un croyant avait été reproduit pour la première fois dans *Le Canadien* du 16 juillet 1834, grâce à Étienne Parent, par le biais d'extraits empruntés au *Courrier des États-Unis*, journal français publié aux États-Unis³². Par la suite, des rééditions circulent grâce à Papineau.

31. La fortune de Lamennais est grande dans les Amériques. Il suffit de penser à Francisco Bilbao (1823-1865) au Chili (Louis Miard, « Un disciple de Lamennais, Michelet et Quinet en Amérique du Sud : Francisco Bilbao », *Cahiers Mennaisiens*, Paris, Société des amis de Lamennais, 1982, p. 14-15) et à Juan Montalvo (1832-1889) en Équateur.

32. La situation est similaire en Argentine où Esteban Echeverría diffuse *Les paroles d'un croyant*, traduit en 1835 sous le titre *El Dogma de los hombres libres*. En 1838, *El Iniciador* de Montevideo publie plusieurs chapitres des *Palabras de un creyente*. *El Nacional* publie aussi des travaux au sujet de Lamennais : *Lamennais en un libro consagrado a la instruccion y la defensa del pueblo*. *Le Livre du peuple*, paru en 1837, est traduit par Juan Bautista Alberdi et publié intégralement dans *El Nacional* en 1839. Des traductions en espagnol sont publiées en 1838 à Paris, à Marseille, à Madrid et à Mexico sous le titre : *El libro del pueblo*. En portugais, on trouve le titre *O livro de povo* à Lisbonne en 1839 et en 1840. Une traduction anglaise paraît à Boston en 1839 : *The People's Own Book by F. de La Mennais [sic]*.

Monseigneur Lartigue, évêque de Québec, avise les curés qu'ils doivent discrètement informer les paroissiens qu'il est interdit de lire ce livre. Cependant, là aussi, le contexte est différent car Beaudry, sans citer l'auteur, déplace de nombreuses idées de Lamennais, jusqu'à les inverser. Cette technique est stratégiquement intéressante, car une partie des gens n'ayant pas accès à l'original de Lamennais peuvent penser que Beaudry développe des idées mennaisiennes :

Égalité, fraternité, voilà des mots avec lesquels ils font fortunes, avec lesquels ils bouleversent l'ordre établi par Dieu lui même. (CP, 51)

Égalité, fraternité et conséquemment liberté, tel fut, sous ce rapport, le sommaire de la doctrine évangélique. (PC, 287)

L'opposition fondamentale est là. L'auteur canadien est, en 1861, un ardent propagandiste de l'ultramontanisme, mais doit encore lutter contre les idées et les réminiscences de l'ouvrage de Lamennais ouvrant sur un certain libéralisme chrétien qui doit être rejeté³³. C'est ce que demande la « Lettre pastorale de M^{gr} l'Évêque de Montréal contre les mauvais journaux », datée du 31 mai 1858, qui pourfend, certes, les journaux impies, hérétiques, irreligieux, mais surtout le journal libéral³⁴ qui est apte à séduire une population catholique. Ce journal prétend être libre dans ses opinions religieuses et politiques et souhaite que l'Église soit séparée de l'État. Le plus intéressant est que M^{gr} Bourget démontre les stratégies de ces journaux pour gagner l'opinion.

Le raisonnement de Beaudry lie clairement éducation, élite éduquée, peuple agricole et propriété privée en un tout. De plus, il utilise le livre de Lamennais en reprenant, sans les citer et sans le nommer, certaines de ses idées populaires qui sont cependant inscrites désormais dans une idéologie ultramontaine. Il fait donc œuvre de stratège, parvient à convaincre en maniant les idées et en jouant du déplacement contextuel. Il pratique une lutte argumentative qui utilise les ressources contextuelles pour promouvoir un essentialisme profond censé promouvoir la vérité. Il

33. L'évêque de Buenos Aires adopte une attitude similaire. En 1863, Francisco Bilbao publie *La América en peligro (L'Amérique en danger)* dédié à Quinet et Michelet. Le livre reprend les idéaux du libéralisme foulé aux pieds par la France. L'évêque de Buenos Aires publie une lettre pastorale interdisant la lecture de l'ouvrage où il est affirmé, en conformité avec ce qu'affirme Lamennais, que catholicisme et liberté s'excluent : « Rationalisme et catholicisme s'excluent. Le catholicisme jette l'anathème sur le rationalisme et celui-ci annihile le catholicisme... Comment les nations catholiques ont-elles prospéré? En niant le catholicisme. Ce que la terre possède de plus libre, de plus fort, de plus splendide, de plus avancé, sont les nations qui se sont séparées du catholicisme : l'Allemagne, la Hollande, la Scandinavie, la Suisse, l'Angleterre, les États-Unis. » Louis Miad, *Francisco Bilbao, un disciple de Lamennais en Amérique du Sud*, Paris, Cahiers mennaisiens, Société des amis de Lamennais, 1982, p. 32.

34. En Équateur, Juan Montalvo, et, au Brésil, Rui Barbosa diffusent Lamennais. On trouve même l'exemplaire annoté de *Palavras de um crente* dans la bibliothèque de Barbosa à Rio de Janeiro.

parvient ainsi à produire une lecture des textes européens, sans les citer, qui transforme considérablement leur argumentation.

Ainsi, Beaudry est plus intéressant que M^{br} Bourget qui procède souvent par affirmation catégorique. Beaudry «récupère» une idée afin de l'inscrire dans un contexte statique idéalisant le présent et le passé. Il fonctionne à l'opposé de la dialectique hegelienne qui est de se saisir des idées qui questionnent, qui nient le savoir auquel on tient, afin de les discuter et d'enrichir ce savoir aux dépens de celui qui le nie. Ce dernier type de raisonnement historique est plutôt propre au discours libéral tel que pratiqué en Europe et parfois au Canada, comme chez L.-A. Dessaulles. Mais cette «récupération» typique de Beaudry est aussi pratiquée par Lamartine et Saint-Simon face à un jacobinisme révolutionnaire qu'il fallait insérer dans un contexte où triomphe la bourgeoisie industrielle.

Des stratégies de production de significations similaires à ces pratiques «récupératrices» se manifestent dans *Le véritable petit Albert* de Duquet. Ce titre est éminemment trompeur puisque de nombreuses éditions du *Petit Albert* ou du *Grand Albert* circulent. Il semblerait, d'après le titre, que Duquet veuille rediffuser l'édition authentique, celle qui n'est pas altérée et qui permettrait vraiment à ses utilisateurs, grâce à diverses superstitutions, de devenir riches en appliquant des recettes exactes. Il n'en est rien comme le souligne *Le Journal de Québec* du 2 janvier 1862 :

Bon nombre de personnes, trompées par le titre de cet ouvrage, ont cru sans doute pouvoir mettre la main sur un de ces livres dont ils ont tant de fois entendu raconter la prétendue puissance sur les esprits. Nous pouvons leur assurer qu'elles se trompent, qu'au contraire le livre dont il s'agit est l'ennemi déclaré du fameux *Petit Albert* dont il combat les absurdités... (p. 211)

Ceci est essentiel. Les tenants de l'ultramontanisme, de la tradition et de l'ordre agricole, social et bancaire — on trouve dans le livre un éloge des caisses d'économie —, tous supposément promoteurs de valeurs authentiques, savent bien que, pour lutter efficacement contre les autres discours, il faut surtout les modifier, les proposer avec quelques éléments accrocheurs, en les insérant dans un contexte qui permette de diffuser les idées de l'ultramontanisme afin d'infléchir la pensée populaire dans le sens désiré.

Autrement dit, on récupère un discours sans le dire³⁵ afin d'aboutir à une forme d'acculturation. Il ne faut pas heurter de front, comme le fait M^{br} Bourget dans ses sermons en chaire. Certes, il est utile parfois de se servir des pleins pouvoirs, à l'intérieur d'un rituel liturgique qui peut

35. Il est ironique de voir que Philippe Aubert de Gaspé fils souligne, en note dans son roman, que les éditions des ouvrages d'Albert le Petit sont contrefaites, mais que son personnage possède un exemplaire de l'original qui lui aurait été donné par un Français. Or, *L'influence d'un livre* sera censuré par l'abbé Casgrain et l'édition originale ne sera rétablie, en partie, qu'en 1974. La conscience du commerce illicite des textes est présente, mais ne semble pas être approfondie.

impressionner la collectivité. Mais il faut aussi influencer chaque individu grâce à des textes où les repères doctrinaux deviennent flous. Ceci était déjà le cas lors de la publication du *Père Goriot*, remanié et censuré en 1836 pour prôner la résignation³⁶ dans *L'Ami du peuple, de l'ordre et des lois* de Montréal.

Le trafic des textes, complément de la désinformation et de l'action des traîtres au moment des événements de 1837-1838, est fondamental. Il s'ajoute d'ailleurs à une autre caractéristique des fonctionnements textuels dans les Amériques, y compris au Canada. Ces nouvelles collectivités, pour affirmer leur identité, utilisent la parodie. Mais la parodie est littéraire, culturelle et ouverte sur la polysémie et la capacité à reconnaître l'écart. Le déplacement contextuel auquel nous assistons chez Beaudry et Duquet joue un rôle politique. Il impose un discours monolithique où les paradigmes ultramontains pourront s'affirmer comme légitimes, de concert avec un libéralisme économique colonial pour lequel, comme le dit Parent, « Le travail c'est la liberté³⁷ »; où l'ordre est une donnée fondamentale d'un libéralisme tourné vers le progrès économique touchant les élites bourgeoises, mais peu le peuple.

La norme partagée par les cléricaux et les libéraux

Les idées de Beaudry se trouvent, en partie, chez J.B. Meilleur, surintendant de l'instruction publique du Bas-Canada qui publie ses commentaires et justifie ses actions dans *Mémorial de l'éducation du Bas-Canada*³⁸ en 1860, puis en 1876. Il établit clairement le but de l'éducation : amener les enfants du peuple à « une éducation de facile acquisition et d'utilité pratique » (*MBC*, 363). Le clergé et la bourgeoisie définissent ainsi la place dévolue aux enfants du peuple :

Je ne voulais pas, pour la masse des enfants du peuple, d'une éducation savante et classique, d'une haute éducation enfin, parce que cette espèce d'éducation serait superflue et inutile pour elle, et que la société pourrait plutôt en souffrir qu'en profiter sous le rapport moral et matériel. Cette espèce d'éducation étant de luxe, et généralement du ressort des parents aisés, ne doit être donnée qu'à leurs enfants, à ceux de l'élite de la société, et *autant que possible*, à tous autres ayant une aptitude spéciale... (*MBC*, 363)

Là réside la clé de la pensée qui anime beaucoup de libéraux et de cléricaux. Car, par-delà leurs divergences philosophiques, tous tombent d'accord, à part les réactionnaires les plus virulents qui s'opposent à l'éducation en poussant le peuple à refuser l'école, sur le fait que l'aspect

36. Voir Patrick Imbert, « Le Père Goriot au Canada : feuilleton et censure », *L'Année balzacienne*, n° 7, 1986.

37. P. E. Gosselin, *Étienne Parent*, Montréal, Fides, 1964, p. 61.

38. Jean-Baptiste Meilleur, *Mémorial de l'éducation au Bas-Canada*, Montréal, Rolland, 1860. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MBC*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

pratique de celle-ci est suffisant pour le peuple³⁹. Elle doit produire une utilité sociale immédiate⁴⁰. Son but est de vulgariser un mode de pensée rationaliste, corrolaire d'une démocratie élitaire qui légitime ses intérêts en faisant appel au peuple. Cependant, celui-ci est perçu comme ignorant et superstitieux. Aussi doit-il constamment être guidé, mais sans obtenir trop de savoir qui en ferait un compétiteur pour les élites ou leurs enfants⁴¹.

Malgré tout, on note des différences. Pour les libéraux, le savoir passe par l'enseignement des sciences et des techniques afin de développer un monde commercial, fondé sur les ressources minières, naturelles et industrielles. Pour les cléricaux, il passe par la morale chrétienne qui s'ouvre, avant tout, sur l'agriculture ou la petite entreprise familiale. Cette organisation, pour Meilleur, mène directement à des «sujets industriels et prospères [...] et de bons chrétiens et de bons citoyens, consciencieux, honnêtes, laborieux et pacifiques» (MBC, 363). Ceci rappelle ce que disait Papineau dans son «Adresse au Conseil législatif» reproduite dans *La Minerve* du 24 mars 1834, alors qu'il évoquait la pauvreté honnête, contente et dévouée des gens. Voilà bien la logique du processus d'attribution⁴², répandu très clairement dans les textes de l'époque. Cette expression, non stylistiquement marquée, est l'instrument favori de privilégiés qui ne font pas confiance au peuple et tiennent à contrôler son développement. Ils savent allier, si cela est nécessaire, la dominance cléricale au développement économique moderne sans que cela entraîne de mutations sociales importantes. Ainsi se maintient une pauvreté honnête⁴³.

39. On note que ce système de valeurs a bien été intégré par les moins favorisés car les membres québécois des Chevaliers du travail (un syndicat) votent, en 1891, contre l'instruction obligatoire.

40. Ceci, de nos jours, se traduit par le fait que certains étudiants ne tiennent pas à obtenir des diplômes supérieurs car, disent-ils, «les employeurs leur diront qu'ils sont trop spécialisés».

41. Cela est similaire à ce qui se passe dans plusieurs pays européens et chez les groupes progressistes latino-américains comme en Argentine ou au Mexique: «*Este pueblo al que hay que recurrir para legitimar un gobierno secular u democrático es también el portador de lo que la razón quiere abolir: la superstición, la ignorancia y la turbulencia. Por eso, se desarrolla un dispositivo complejo, en palabras de Martin Barbero, "de inclusión abstracta y exclusión concreta"*». Néstor García Canclini, *Culturas Híbridas*, Buenos Aires, ed. Sudamericana, 1992, p. 194. (Ce peuple auquel il faut recourir pour légitimer un gouvernement séculier et démocratique est aussi le porteur de ce que la raison cherche à abolir: la superstition, l'ignorance et la turbulence. Pour cette raison, se développe un dispositif complexe, selon les mots de Martin Barbero, «d'inclusion abstraite et d'exclusion concrète».)

42. Voir Patrick Imbert, «Le processus d'attribution», *Les discours du Nouveau Monde au XIX^e siècle au Canada français et en Amérique latine. Los discursos del Nuevo Mundo en el siglo XIX en el Canadá francés y en América latina*, op. cit., p. 43-60.

43. Voir Patrick Imbert, «Pauvre mais propre», *Écrire la pauvreté* (M. Biron, P. Popovic), Toronto, Gref, 1996, p. 259-272.

Complémentarité des systèmes et authenticité

Il est remarquable de constater que les élites cléricales comme les élites commerciales ou même les élites intellectuelles, comme le souligne Beaudry, parlent au nom du peuple et essaient d'affirmer leur légitimité en démontrant qu'elles sont avec lui. Presque tous produisent un discours centré sur l'authenticité. Celui-ci se fonde sur la possibilité de dire la vérité dans un rapport mot/chose, mot/vécu univoque, non problématique, et qui masque complètement ses stratégies et ses constructions discursives. L'accès au savoir est censé être direct. Ceci est conforme aux croyances des libéraux économistes qui fondent leur savoir sur un monde empirique qu'il est possible de connaître, sur une analyse « objective », en accord avec une science fortement marquée par le positivisme comtien. Chez les cléricaux, le monde se révèle à travers la parole de Dieu dont l'Église détient le monopole grâce à une herméneutique scolastique appuyée par les décisions conciliaires. Il y a une norme qui est l'enjeu des luttes symboliques, d'une mimésis d'appropriation au sens girardien⁴⁴. Les cléricaux se consacrent au Verbe en admettant la présence nécessaire de l'autre, tandis que les libéraux économistes, au Canada français, se consacrent au développement matériel en admettant une certaine prééminence du Verbe imposé par les ultramontains. Ceci a pour but d'établir un ordre à la mesure des idéologies propres à chaque groupe dominant⁴⁵.

Si les libéraux, contrairement aux ultramontains, reconnaissent la souveraineté du peuple, ils ne vont pas jusqu'à lui faire confiance car ils le considèrent peu éduqué et soumis. Il doit être guidé par des lois et des règlements qui balisent clairement sa liberté. En cela, ils rejoignent les penseurs libéraux sud-américains qui, de Bolivar à Mariano Moreno, comme le mentionne Valcarcel⁴⁶, sont conscients que le peuple doit être éduqué pour voir à ses intérêts. Mais ils ne remettent pas en question le système en proposant un discours qui permettrait au peuple de poser un regard critique sur ceux qui les gouvernent. Seuls Arthur Buies et Poutré/Lanctôt⁴⁷ s'y risquent et s'inscrivent dans une dynamique de stratégies en contexte. Ils pratiquent une écriture qui invite les lecteurs qui ne seraient pas membres des classes dirigeantes à participer aux débats, ils leur donnent des outils de discussion face aux récits de légitimation, qu'il s'agisse de celui de la tradition ou de la modernité, qui s'opposent au

44. René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, op. cit.

45. Marie Couillard et Patrick Imbert, « L'influence des États-Unis sur l'élaboration des systèmes d'éducation au Canada au dix-neuvième siècle et sa mise en perspective avec l'Argentine : contribution à l'invention des nations en Amérique », *loc. cit.*, p. 82-94.

46. J. L. Valcarcel, « *Tu no eres el: dualidad y ambigüedad en las representaciones del otro. La imaginación histórica en el siglo XIX* », Rosario, UNR Editoria, 1994.

47. Félix Poutré et Médéric Lanctôt, *Échappé de la potence : souvenirs d'un prisonnier d'État canadien en 1838*, Montréal, Sénécal, 1862.

sujet des systèmes scolaires, de l'éducation⁴⁸, des publications diverses, des projets de société, ou encore de la question de la propriété sur des identités nationales déjà surdéterminées au XIX^e siècle, comme le montre E. Hobsbawm⁴⁹, par l'internationalisation des marchés.

-
48. Marie Couillard et Patrick Imbert, «L'influence des États-Unis sur l'élaboration des systèmes d'éducation au Canada au dix-neuvième siècle et sa mise en perspective avec l'Argentine. Contribution à l'invention des nations en Amérique», *loc. cit.*, p. 82-94.
49. Eric Hobsbawm, *Nation et nationalisme depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1992.